

Les vieilles chansons : à ma bouteille

Autor(en): **Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 17

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A LA GUIERRA DAU SONDERBON

Vo vo rappellâ de cllia guierra de quarante-sat iô l'avâi faliu modâ po lo Sonderbon et que n'avâi pardieu pas êtâ po rire. On lâi sai êtâ bo et bin battu, et â de bon, mîmameint que l'è per lè que Derbon â Chetmau de pê Pully l'avâi vu chaleu.

Cllia Derbon l'êtâi, quemet Tiumou qu vo z'è de l'autr'li, on gaillâ que rein ne lâi fasâi. L'avâi lè zoû asse du qu'on tieur de crapin, et principalement la tita, câ lo régent lâi desâi dza : « Por tè l'a la tita dura. » L'êtâi fort... que faillâi vère ; l'arâi solèvâ dautrâi wagon ein on iâdzo, se lâi avâi dza z'u dâi wagon.

L'êtâi dan avoué sa compagni pê cllia Sonderbon et terive contre lè z'ennemis tant que pouâve. A plliat veintro fasâi rein que tserdzi et dêtserdzi. On arâi de lo valet dau diabblio.

Et pas la plliè petita balla que rêcevsâi. D'ailleu, tannâ quemet l'îre, et sè z'oû du, sè pas se lâi arant pu oquie. Et tot parâi, de vè lo nê, a la vi que l'avâi on get clliou po teri lo gattolliet, atsè onna balla qu'arreve et que s'einfate justo dêso la pî damon dau nâ.

Lè tsaravôte, que sè dit Derbon, mè mirant lè get ora !

La balla n'avâi pas pu allâ tant llièin, l'avâi fè ressort contre lè z'ou de la tita, — de cllia tita dura, quemet lâi desâi lo régent, — et l'êtâi ressaillâta pê lo mimo perte. Derbon l'avâi praissa et l'avâi betâie dein sa catsetta.

Mâ, ma fâi, l'avâi tot parâi reçu onna sacossa de la mêtsance et mon Derbon l'a bo et bin latsi !

Quand l'è revegnâi â li, sè trovâve dessus on trabetsset avoué on mouf de mâdzo et de tsapliats dè côte li. L'êtâi ein train de copâ et de tsapliotâ, lâi avant fè n'a granta balafra tant que pê vè lè z'orolhie et pu derrâi la tita et lo coutellâvant adî, que l'è â sti moment que s'è-tâi reveilli.

— Quin commerce fêde-vo ? que lau dit Derbon.

— On vo sonde po couchî retrovâ la balla, que lâi repondant, qu'on sâ pa iô l'a passâ.

— Diabblio vo sondâ pî vo-mimo, brâme Derbon, sè prau iô l'a passâ la balla, l'è... dein ma catsetta !

Sacrè Derbon â Chetmau de Pully.

MARC A LOUIS.

L'a latsi = il s'est évanoui.

Les vieilles chansons.

A ma bouteille.

(AIR : « O ma tendre musette... »)

O ma chère bouteille !
Bouteille mes amours !
Toi qui fais, sous la treille,
Le bonheur de mes jours !
De te quitter, Grégoire
N'aurait-il pas grand tort ?
Hélas ! vivre sans boire,
C'est être déjà mort !

O ma chère bouteille !
Le docteur Sangrado
Bien en vain me conseille
De me remettre à l'eau.
Ce docteur a beau dire
Que le vin me nuira.
Son discours me fait rire,
Arrive que pourra.

O ma chère bouteille !
Tu chasses mes soucis ;
Ta présence réveille
Mes esprits engourdis.
Tu portes dans mon âme
Une nouvelle ardeur ;
Et je sens que la flamme
Passé jusqu'à mon cœur.
(Communiqué par Pierre d'Antan.)

Un gendre à sa belle-mère : — Il faut que je vous dise, maman, que je m'empporte assez facilement et quelquefois sans raison.

— Soyez tranquille, reprend la belle-mère, tant que je serai là, les raisons ne vous manqueront pas.

Pas de suites. — Cet animal-là m'a flanqué une paire de calottes.

— Ah !... est-ce que cette affaire aura des suites ?

— Je ne crois pas... j'ai mis tout de suite des compresses.

PAQUES FOLKLORISTIQUES

Nous recevons de Bagnes (Valais), les lignes que voici :

LECTEURS vaudois du *Conteur*, pardonnez-moi si, en ma qualité (ou en mon défaut ?) de ressortissant d'un autre canton romand, je m'introduis en incorrigible récidiviste et comme en intrus dans les colonnes de votre organe trop hospitalier, pour poser simplement à chacun de vous les questions suivantes, démarche provoquée par l'intérêt que je porte aux us et coutumes romands et suggérée par les savoureuses descriptions que M. Léon Charpentier donne dans la presse parisienne sur le « baiser des œufs » de Pâques au Monténégro et sur les bizarres habitudes qui entourent les *Pâques corfiotes* (île de Corfou), pendant lesquelles a lieu une hécatombe d'agneaux au milieu du plus charivaresque tapage :

1° Les principales localités vaudoises ont-elles, à Pâques ou l'un des jours de la semaine précédente, comme en Valais, une exhibition d'un bœuf gras enrubanné, déambulant dans les rues avant d'être conduit à l'abattoir ? Cette habitude est-elle particulière au Valais ou aux contrées catholiques où elle symboliserait la fin du Carême et le retour permis au régime carné ? Dans mon canton, on appelle l'animal ainsi promené le *bouquet de Pâques*. En France, à Paris tout spécialement, la promenade du *Bœuf gras* a lieu le Mardi-Gras et serait la représentation plus ou moins déguisée d'un rite religieux de l'antiquité égyptienne.

2° A Sembrancher (Valais), existe un curieux rite pascal, peu connu, bien que des auteurs aient tâché d'attirer l'attention sur lui : en vertu d'une donation ancienne, dont l'administration communale est encore la fidèle exécutrice, on amène dans la rue principale le tonneau contenant la dernière récolte de la vigne qui constitue la donation faite. On y verse à boire gratuitement et dans une coupe commune aux bourgeois présents et à tous les passants, communiers des localités voisines, ouvriers italiens acheminés vers le Grand St-Bernard, etc. La plupart sont agréablement surpris d'être conviés ainsi à ces agapes pascales inattendues. Les autorités communales du lieu président cette cérémonie bachique.

Autrefois, nombre de défunts faisaient une donation consistant en une certaine quantité de vin, à verser le jour de Pâques suivant la mort du donateur, devant le domicile de ce dernier. Cette habitude serait complètement perdue dans la paroisse de Sembrancher.

Les amis du *Conteur* connaissent-ils, par ci par là, des choses analogues aux *Pâques sembranchardes* ?

Votre journal ne ferait-il pas bien de reproduire le texte de la question posée dans un numéro récent du *Folklore suisse*, Bâle : Dans quelles régions de la Suisse l'*arbre de Noël* est-il encore inconnu ou a-t-il été récemment introduit ? Le pays d'origine de cet *arbre* serait la Scandinavie ; il ne se serait implanté dans la Suisse romande qu'après 1850 (à Lausanne 1855 ou 1856). En Valais, le *végétal* éphémère est peu acclimaté encore. Il ne fait guère que végéter à l'état sporadique dans diverses régions du canton.

Maurice GABBUD.

Le pot sauveur. — De retour du marché, une dame s'aperçoit qu'elle a oublié d'acheter des confitures.

En présence d'une voisine, elle appelle son petit garçon.

— Jean, prends ces deux pots vides. Portes-les chez l'épicière et dis-lui qu'il t'en remplisse un de confitures. De celles que tu préfères.

— Bien, maman.

Et le petit garçon part.

— Mais pourquoi, demande alors la voisine, forcer cet enfant à s'encombrer de deux pots s'il n'en doit rapporter qu'un seul rempli ?

— C'est pour qu'il ne puisse pas fourrer les doigts dedans...

Consultation. — Docteur, j'ai mal partout !...

— Allons, faites voir ça !...

FÊTONS NOTRE AIMABLE PATRIE !

BIEN que notre plébiscite sur la question de la *fête nationale vaudoise* soit clos, nous avons peine à résister au désir de publier encore les lignes suivantes, que veut bien nous communiquer un de nos amis.

C'est une lettre adressée, en 1887, au *Messenger boiteux* de Berne et Vevey. Si elle ne concorde pas avec notre opinion — car on se souvient que nous nous sommes prononcés en faveur du 24 janvier — du moins son auteur estime-t-il, comme beaucoup de Vaudois et comme nous, que la création d'une *fête nationale* ne serait point un luxe inutile, surtout si cette institution désirable doit avoir pour effet de supprimer quelques-unes de ces fêtes locales, qui pullulent dans notre pays et qui n'ont d'autre raison que le désir de leurs organisateurs de « faire la noce ».

Nous ne voulons certes pas rouvrir la discussion sur ce sujet — elle est *définitivement* close dans nos colonnes — mais, puisque l'occasion nous en est offerte, nous tenons à protester une fois de plus et énergiquement contre l'injuste reproche que quelques personnes nous ont fait de vouloir augmenter encore le nombre, déjà trop grand dans notre pays, des sujets de chômage et de réjouissances populaires. Ce n'est absolument pas ce que nous avons voulu, bien au contraire. Il y a fête et fête. Il en est de superflues, d'inutiles, de coupables, même ; mais il en est aussi de nécessaires, nous dirons plus, de salutaires.

Oh ! nous savons qu'il est toute une nouvelle école, intellectualiste et positiviste à la fois, qui sourit dédaigneusement des manifestations patriotiques de nos pères. Il y a, dit-elle, une meilleure façon de servir sa patrie que de la chanter, que de la célébrer dans des fêtes.

Eh ! sans doute, Messieurs les disciples de la Palisse, vous ne nous apprenez rien de nouveau, dans votre admirable perspicacité. Il y a les deux manières, nous le savons ; et nos pères avaient ceci de bon, qu'ils les pratiquaient toutes deux, pour le plus grand bien de la patrie. Il y a la prose et la poésie de la vie et du patriotisme ; ils les cultivaient l'une et l'autre, sans se demander si l'une valait mieux que l'autre.

Les temps ont changé ! répliquez-vous. Les hommes, en revanche, ne changent pas assez, en bien ; au contraire.

La société, dans son ensemble, progresse, guidée et poussée par une force méconnue qui, heureusement, accomplit son destin malgré nous.

Les hommes, pris individuellement, restent fort stationnaires. Grattez la mince couche de vernis de civilisation qui les recouvre et vous retrouverez l'homme des cavernes, avec tous ses instincts d'être féroce, à peine dissimulés. Il montre les dents à qui lui dispute son os. Car l'os, tout est là !